

M. FISHER: Les exploitants de l'industrie touristique disent eux-mêmes qu'il leur est très difficile d'obtenir des prêts à longue échéance et à taux raisonnable. Beaucoup d'entre eux, incapables d'obtenir de l'argent autrement, se tournent vers une espèce de marché gris de financement, et paient des taux d'intérêt de 8, 9, 10 et 11 p. 100, plus un boni de 10 p. 100 et cela pour un emprunt à très courte échéance.

Le sénateur CROLL: Je présume qu'il en est ainsi pour lancer une entreprise, mais il n'en est pas normalement ainsi. Normalement, celui qui entre dans cette industrie en connaît quelque chose.

M. FISHER: Mais les exploitants constatent qu'il leur est très difficile d'emprunter tout en réalisant des bénéfices, car la saison est courte et le loyer de l'argent est très cher. Il n'y a pas assez de bénéfices à replacer dans l'entreprise.

Le sénateur CROLL: Comment nous proposez-vous de vous aider?

M. FISHER: Soit en modifiant la loi sur la Banque d'expansion industrielle, soit en adoptant une loi de crédit touristique, qui autoriserait les banques à prêter à l'industrie touristique, non pas pour l'établissement de nouvelles entreprises, mais pour l'expansion des anciennes, des prêts garantis par le gouvernement fédéral comme pour les prêts aux agriculteurs et aux pêcheurs.

Le sénateur CROLL: Je ne discuterai pas avec vous. Voulez-vous répondre à une question qui me tracasse? Pourquoi les gens ne viennent-ils pas en aussi grand nombre qu'auparavant au Canada?

M. FISHER: C'est en partie, je crois, que les horizons se reculent dans le reste du monde, qu'il est plus facile d'aller dans les autres parties du monde, qu'on peut y aller tout de suite et payer plus tard. Une sténo peut se présenter au guichet d'une compagnie de transport aérien, obtenir un billet pour aller n'importe où dans le monde et avoir les deux années qui suivront pour payer.

Le sénateur CROLL: Quel remède pouvons-nous apporter?

M. FISHER: Il n'y a aucun remède direct. Il nous reste encore un énorme marché à exploiter aux États-Unis, un marché qui ne nous donne pas le pourcentage que nous voudrions en tirer.

Le PRÉSIDENT: Ne croyez-vous pas que le plus grand défaut des Canadiens en général est de ne pas être assez conscients de l'importance d'encourager les touristes à venir chez nous et à y rester?

M. FISHER: Nous ne sommes probablement pas d'aussi bons vendeurs que d'autres peuples.

Le PRÉSIDENT: J'ai la visite d'un de mes concitoyens dans l'Ouest, qui revenait de Phoenix, en Arizona. Il s'étonnait du grand nombre de Canadiens qui y vont. Je lui ai demandé comment il expliquait cela et il m'a dit que là-bas les gens n'épargnaient rien pour plaire aux visiteurs. Il m'a dit: "Je cherchais une tante. Je ne connaissais pas son adresse. J'ai téléphoné à Los Angeles et, apparemment, on n'avait pas le téléphone à l'endroit où elle avait demeuré. J'ai demandé s'il y avait un téléphone dans quelque maison voisine, mais il n'y avait pas téléphone aux environs. Alors, j'ai dit que je venais du Canada et que je voulais savoir où se trouvait ma tante. On a communiqué avec la police, qui a franchi une distance de 60 milles pour aller s'enquérir sur les lieux et est revenue avec le renseignement que ma tante était allée s'établir à Phoenix, et son adresse m'a été donnée par téléphone de Los Angeles. Je n'ai pas eu à payer cet appel téléphonique et je n'ai rien eu à payer pour la randonnée de 60 milles jusqu'à Phoenix." Je me demande